

MARTINE CHALVET

Une histoire de la forêt

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE

ISBN 978-2-02-104218-4

© Éditions du Seuil, février 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

En France, les forêts sont-elles actuellement en progression ou en régression ? Seuls les anciens issus du monde rural, les professionnels de la forêt et de la botanique ou encore certains étudiants disposent de la bonne réponse. À en croire l'opinion générale, les bois français sont en net recul, ruinés par les assauts de plus en plus fréquents et dévastateurs des incendies, des « pluies acides », du mitage des campagnes et de la surexploitation des hommes et de la civilisation. Face à ce « désastre », la sauvegarde de la forêt est présentée comme un enjeu écologique par de multiples groupements associatifs, par les institutions régionales ou les partenaires privés¹.

Les premiers mots qui viennent à l'esprit pour définir la forêt sont rarement ceux d'écosystème complexe, composé de différents étages de végétations en interaction avec de nombreux éléments du milieu (sols, reliefs, climats, lacs, rivières) et une multitude d'êtres vivants dynamiquement solidaires les uns des autres. De même, rares sont ceux qui décrivent l'espace forestier comme une réserve de bois à

1. La sauvegarde de la forêt méditerranéenne est un bon exemple de ce type de mobilisation. La Fondation pour la forêt méditerranéenne et des associations locales militent pour le reboisement et la protection de sites particuliers. Des partenaires privés, de toutes sortes (MAIF, Banque populaire provençale et corse, Panzani, Quick ou Carrefour) soutiennent ces engagements.

exploiter ou un réservoir de nourriture. Dans la plupart des définitions, l'origine médiévale du mot forêt (*foresta*) comme espace réservé et protégé à l'intérieur des bois a totalement été oubliée¹. Chargé de sens différents mais aussi de connotations symboliques et affectives, l'emploi des mots est pourtant primordial. Ici, le terme de « forêt » sera employé dans son acception contemporaine commune, c'est-à-dire comme une vaste étendue de terrain recouverte d'arbres. Pour les époques antiques et médiévales où le mot « forêt » n'existait pas, le vocable latin *silva* sera adopté. Enfin, le terme de « sylve », résurgence poétique du XIX^e siècle, issu de l'ancien français « selve » et de *silva*, sera utilisé pour insister sur les perceptions poétiques et romantiques de la forêt.

De nos jours, ces dernières connaissent d'ailleurs une grande vitalité. Loin des réalités écologiques et des utilisations matérielles, l'imaginaire contemporain est beaucoup plus façonné par les contes de l'enfance et les mythes anciens. L'image de la forêt surgit alors de manière ambiguë entre l'émerveillement et la peur, l'amour et la méfiance. Ainsi, la forêt serait profonde, mystérieuse, inquiétante et sombre, mais aussi foisonnante, verte et enchantée. À une époque où les forêts naturelles n'existent plus, les citadins ne voient à travers la forêt que le monde peu artificialisé de la nature² opposé aux contraintes et au stress de la civilisation et de la ville. Très prégnantes, ces conceptions correspondent à des constructions historiques³.

1. Le terme de « forêt » apparaît autour du VII^e siècle et désigne un espace boisé réservé à la noblesse et aux monastères, protégé de l'exploitation des paysans. Par un glissement du vocabulaire, toute étendue boisée prit peu à peu le nom de « forêt » à partir de la fin du X^e siècle.

2. Sondage BVA, *Le Chasseur français*, 1984 : si l'on interroge la population française pour savoir ce qu'évoque pour elle le terme de nature, 29 % répondent la forêt ; 20 % des espaces verts. Cité par J.-P. Raffin, « Les chemins de la nature à la politique », *Analyses et réflexions sur la nature*, Paris, Ellipses, 1990, p. 111-126.

3. Le terme de nature, sans guillemets, sera employé dans son acception courante pour désigner « tout ce qui existe sur la Terre hors de l'homme et des œuvres de l'homme » (*Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire*

Dans la société contemporaine, urbaine et postindustrielle, l'intérêt pour la forêt voisine avec une profonde méconnaissance des bois mais aussi avec de nombreuses aspirations contradictoires, coincées entre l'amour d'une nature « délivrée » de l'action des hommes et les nécessités de l'entretien, de l'aménagement et de l'exploitation forestiers. Coupée de ses racines rurales, la majorité de la population française a oublié le contact quotidien avec les campagnes. Des peuples anciens, qui respectaient religieusement les bois, à une Gaule « chevelue » couverte d'arbres, sans oublier les figures de Saint Louis, rendant la justice sous un chêne, et de Colbert, protecteur des hautes futaies, la mémoire nationale a été reconstruite sur des réalités déformées, voire mythiques. Explorer les bois du passé devrait permettre de retrouver les chemins d'une connaissance oubliée, mieux, de démonter les mythes élaborés, diffusés et travestis au fil des siècles.

Ce livre souhaite guider cette promenade dans le temps. Il cherche à constituer la forêt en objet d'histoire sur une très longue durée. De la Préhistoire à nos jours, il s'agit de mettre en lumière l'interaction dynamique entre les hommes et les milieux forestiers. L'histoire des espaces boisés devient alors une vaste fresque de la transformation des paysages et des écosystèmes, des déboisements et des friches, des acclimatations et des reboisements, de la destruction, mais aussi de la protection de la couverture arborée. Cette histoire des forêts est donc étroitement mêlée à l'analyse des différents usages anthropiques des bois, mais aussi des conflits et des régulations qu'ils génèrent. C'est une chronique de la chasse,

alphabétique et analogique de la langue française, Paris, Le Robert, 1994). Pourtant, ce terme est d'un emploi complexe puisque cette nature a été fortement domestiquée et anthropisée au cours des temps. Ce livre précise donc les différents états d'une nature parfois contrôlée, maîtrisée, aménagée par les hommes, et d'une nature sauvage, encore vierge de toute action humaine. Lorsque ces termes font référence à une représentation idéalisée, une construction sociale, ils seront mis entre guillemets.

de la cueillette, de l'exploitation ligneuse, du pâturage et des cultures itinérantes, de la sylviculture, de la balade, des loisirs et du sport de plein air. C'est aussi une étude de la propriété, de la législation et de l'intervention forestière de l'État. Enfin, c'est une meilleure compréhension des symboliques et des croyances, des constructions imaginaires et esthétiques, des connaissances et des techniques sylvicoles.

Faire l'histoire des forêts en Europe, c'est paradoxalement faire le récit des différents types d'anthropisation de la nature en fonction des acteurs sociaux et des époques. Peuples de la Préhistoire, Celtes, Gallo-Romains, Germains, chrétiens du Moyen Âge, hommes de l'époque moderne, des Lumières ou de l'industrialisation, contemporains du XXI^e siècle, à chaque civilisation et à chaque période s'entrecroisent différentes façons de conceptualiser et d'utiliser les bois. Il n'y a donc pas de définition ni de pratique éternelle et universelle des forêts. Paysans, nobles, clercs, gens du bois, gens du finage, urbains, ruraux, sylviculteurs, scientifiques, représentants de l'État, des communes, des provinces, Méridionaux, Alsaciens, montagnards... Chaque acteur a construit dans ses rapports à l'espace forestier des représentations et des pratiques hétérogènes et même parfois contradictoires. Faire l'histoire des forêts, c'est donc faire l'inventaire de ces différences, mais aussi dégager les permanences, les ruptures, les glissements, les retournements et les transformations qui s'opèrent au cours des siècles.

Ainsi, l'histoire ou plutôt les histoires des forêts sont extrêmement vastes et enchevêtrées. Pour éviter de se perdre dans l'espace et dans le temps, ce livre suivra un fil d'Ariane. Sur le long temps, il s'agira de découvrir pourquoi et comment les sociétés occidentales ont construit « la » forêt, objet indissociablement naturel et social, sur le mode de la dualité et de la distinction homme/nature. Pour autant, il n'est pas ici possible de broser un panorama général de l'histoire des forêts européennes ou de présenter un récapitulatif de toutes les connaissances historiques réunies sur ce

thème. Trois cents pages n'y suffiraient pas. Ce livre s'inscrit plutôt dans la perspective d'un essai historique et d'une tentative de synthèse, visant à proposer quelques pistes de réflexions sur un cas particulier de l'histoire des hommes et des forêts, celui de la France.

En soi, « la » forêt française n'existe pas. Si l'on trouve sur le territoire de l'Hexagone des écosystèmes forestiers variés en fonction des régions, des climats, des altitudes, des sols, mais aussi des usages et des héritages, il n'y a pas de forêt française à proprement parler. « La » forêt française n'est pas un donné écologique, mais une construction matérielle, juridique, étatique, économique, symbolique, sociale et imaginaire qui se fait dans la durée, en parallèle de la construction d'un territoire national et de l'établissement d'un État de plus en plus centralisé.

Dans cette remontée du temps, les récits historiques et la manière de faire l'histoire ont, eux aussi, changé¹. Cette relecture du passé sera très attentive aux documents et à l'interprétation qui en a été faite. Sources archéologiques, discours, actes législatifs, images, littérature, l'histoire des forêts n'est pas silencieuse. Néanmoins, ces traces du passé sont parfois teintées de préjugés. Pour déjouer tous ces prismes qui déforment souvent la réalité, il faut faire œuvre d'historien, soucieux des contextes temporels, sociaux, économiques et culturels. Dans cette analyse critique, il est nécessaire de repérer à la fois les constructions idéologiques du passé et nos propres représentations toujours susceptibles de se projeter sur les temps lointains.

1. Les historiens se sont intéressés à la forêt à travers l'histoire rurale. Puis la forêt est devenue un objet historique à part entière avec les travaux de M. Devèze et d'A. Corvol. Actuellement, le très actif Groupe d'histoire des forêts françaises, dirigé par A. Corvol, ouvre de multiples champs d'études. Ce livre lui doit beaucoup. Des historiens comme F. Walter et R. Delort ont également posé les premières pierres d'une histoire de l'environnement avec ses objets, ses problématiques, ses angles de vue et ses méthodes, *Histoire de l'environnement européen*, Paris, PUF, 2001.

L'objectif de cet ouvrage est donc de raconter l'histoire des forêts et dans le même temps de réfléchir à la construction de cette histoire. Ne pouvant faire apparaître dans toute sa précision chacune des époques traversées, cette fresque cherchera à établir les grands mouvements qui rythment la relation particulière des hommes et des forêts, du Paléolithique à nos jours. Dans cette optique, les périodisations historiques traditionnelles ne peuvent être retenues. L'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance, l'époque classique, les Lumières, les temps industriels, toutes ces périodes sont trop unilatéralement choisies par les hommes. L'histoire des forêts ne se plie pas facilement à une chronologie inventée par les historiens français à partir des seules ruptures politiques ou économiques. En revanche, elle est largement rythmée par les transformations des techniques, les utilisations énergétiques ou les cycles démographiques. Pour mieux en cerner les grands tournants, le découpage chronologique suivra donc les mouvements d'avancée et de recul des lisières boisées qui marquent des cycles différents et font apparaître le temps long mais aussi les basculements et les mutations fondamentales. En effet, lors de chacune de ces phases de régression ou de progression des surfaces forestières, on retrouve une relation homme/forêt complexe et spécifique qui mêle le social et le culturel au naturel, c'est-à-dire l'action des hommes sur les bois mais aussi l'influence des bois sur les sociétés, leurs pratiques et leurs représentations.

Trois grands temps scandent cette histoire. De la Préhistoire à la fin du Moyen Âge, des périodes de contraction succèdent à des phases d'expansion forestière, marquant ce que Jules Michelet appelait le combat entre les hommes et la nature¹. Dans cette première partie, il s'agira de comprendre les mythes fondateurs construits autour de la « forêt

1. Jules Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, Paris, Hachette, 1831.

originelle¹ » et de mesurer les conséquences écologiques mais aussi matérielles, sociales, culturelles et religieuses des premiers déboisements après l'introduction de l'agriculture et de l'élevage.

De la fin du xv^e siècle aux années 1860-1880, on assiste à un recul à peu près continu des surfaces forestières. Étendu sur quatre siècles, ce cycle peut paraître original pour les historiens français qui séparent une période pré-industrielle et précapitaliste d'une époque industrielle et capitaliste, une période d'Ancien Régime et une période postrévolutionnaire. Mais ces ruptures ne jouent pas ici. Avant l'utilisation des engrais chimiques, des énergies fossiles, de l'acier et du béton, la « forêt moderne » reste un potentiel à exploiter, clé de voûte de l'économie nationale et de la première industrialisation. Dans le contexte du progrès des sciences et des techniques, de l'essor économique, de la consolidation d'un État centralisé, de la croissance démographique, de la naissance d'un regard neuf sur l'univers et sur l'humanité, l'homme moderne, nouveau Prométhée, a voulu dominer, exploiter et contrôler les ressources naturelles, et donc les bois. Cette deuxième partie visera à mieux cerner les modalités et les conséquences écologiques, économiques, sociales, juridiques et culturelles de cette mise en ordre de la nature aboutissant à un vaste mouvement de régression forestière.

Enfin, de la fin du xix^e siècle à nos jours s'ouvre une phase de regain des surfaces boisées. Cette troisième partie tentera d'en comprendre les causes et les conséquences. Après les transformations des modes de production et des modes de vie de la société de consommation urbaine et tertiaire, quels sont les rôles assignés à la forêt et les attentes d'une population désormais coupée dans son existence quotidienne,

1. Le terme de « forêt originelle » renvoie à tous les mythes fondateurs sur les origines. La « forêt originelle » correspond à une construction mythique et sera donc mentionnée entre guillemets.

son travail et ses pratiques de la campagne et des bois ? Fort des nouvelles connaissances de l'écologie, l'homme contemporain envisage-t-il son rapport à la forêt de manière différente ?

Ouvrage d'histoire, ce livre cherche à décrypter les constructions actuelles grâce aux éclairages du passé. Il part du principe que le XXI^e siècle résonne encore des échos lointains des forêts d'antan, que pour mieux comprendre le rapport actuel aux bois, il faut déchiffrer le palimpseste de notre mémoire et partir « à la recherche de la forêt perdue¹ ».

1. Cette expression se retrouve dans une bande dessinée publiée par le Conseil régional de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur, M. Tondelier *et al.*, *On a retrouvé la forêt perdue*, Semader, 1991.

PREMIÈRE PARTIE

Un espace sauvage à conquérir ?

D'impressionnants silences règnent sur ces garrigues. Ils sont le reproche muet d'un monde éliminé. Évoquer le passé, c'est rêver d'un paradis terrestre, enchantement d'une nature bruissant du dialogue des sources et du chant des oiseaux ! Tels étaient les paysages grandioses que nos lointains ancêtres contemplaient aux soirs des journées de chasse. Ils avaient pour théâtre la scène non immuable de la nature en équilibre avec les climats. [...] C'est à cet Éden que l'homme allait s'attaquer avec un acharnement, une ardeur décuplée par ses besoins croissants aux dépens d'une nature sans cesse asservie¹.

1. R. Molinier (professeur de botanique à la faculté des sciences de Marseille), « Forêts de la Côte d'Azur, leur rôle et leur importance », *Revue de la Chambre de commerce et d'industrie de Marseille*, août 1966, p. 513-520.

Du « sauvage » au « civilisé »

Dans ces siècles très reculés, lorsque la poésie se mêlait chez les peuples aux habitudes d'une vie grossière, les forêts furent entourées d'un culte religieux qui demeura longtemps leur meilleur préservatif. Plus tard, les idées utilitaires prédominant et l'agriculture étendant chaque jour son empire, la main de l'homme civilisé commença l'œuvre de destruction devant laquelle avait reculé celle du barbare¹.

La forêt a une histoire, mais les premiers temps de cette histoire sont difficiles à reconstituer en raison de l'insuffisance des connaissances et de l'encombrement des mythes. Quels étaient « les paysages grandioses que nos lointains ancêtres contemplaient aux soirs des journées de chasse » ? Ressemblaient-ils à cet « Éden » souvent décrit dans les religions, les mythes, mais aussi dans les reconstructions actuelles marquées par des points de vue largement écologistes ? Au contraire, faut-il y voir une forêt foisonnante et inquiétante, une nature indomptée face à un homme « sauvage² » et

1. Ch. de Ribbe (avocat, érudit provençal), *La Provence au point de vue des bois, des torrents et des inondations avant et après 1789*, Paris, Guillaumin, 1857, p. 33.

2. « Sauvage » : du latin *silvaticus* qui vit dans les bois, sans loi ni demeure fixe, qui n'est point « civilisé ». Le terme sera mis entre guillemets lorsqu'il fait allusion aux *topoi* de l'homme distinct de la civilisation

« barbare¹ », « sans coutume ni culture² », démuni et comme assujetti aux forces incontrôlables de l'univers ? En regard de cette « forêt originelle », quelles furent les ruptures écologiques, paysagères, sociales, culturelles et religieuses introduites par la victoire des déboisements et l'enracinement de l'agriculture et de l'élevage ?

La « forêt originelle » : mythes et réalités

Les légendes des origines ont pour la plupart construit de « fabuleux souvenirs » d'une terre primitive recouverte de forêts. Pour les Anciens, les bois seraient antérieurs au monde humain, « leur sombre étendue sauvage était déjà là, condition préalable ou matrice de la civilisation³ ». Lorsque Virgile retrace l'histoire du Latium, il évoque même une filiation directe entre « les hommes primitifs et sauvages » et les arbres. À en croire le récit de l'*Énéide*, « en ces bois habitaient les faunes et les nymphes indigènes, ainsi qu'une race d'hommes nés du tronc des chênes durs⁴ ». Répandu dans l'Antiquité, ce thème de l'anthropisation des arbres, géniteurs des hommes, dessinait une genèse particulière⁵. Totallement différents, les mythes germaniques affichaient pourtant,

et de la ville. Le mot sera employé sans guillemets pour désigner les éléments non anthropisés de la nature.

1. Mot par lequel les Grecs désignaient tous les non-Grecs. Dès son origine, le terme eut donc une connotation péjorative. Avec l'unification du monde antique sous la domination des Romains, le terme qualifia tous les peuples qui ne participaient pas à la *romanitas*. Dans ce travail, le terme sera employé avec des guillemets, lorsqu'il fait allusion au modèle de l'homme primitif, sauvage, grossier qui n'est pas « civilisé ».

2. Virgile, *Énéide*, VIII, v. 316. Évandré évoque l'histoire du Latium depuis les premiers temps, les premiers hommes, l'âge d'or sous Saturne et l'âge de fer.

3. R. Harrison, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, Paris, Flammarion, 1992, p. 17.

4. Virgile, *Énéide*, VIII, v. 314-315.

5. Présent chez Homère, le thème ressort aussi chez les Romains, comme Juvénal, Stace.

eux aussi, une croyance en la préexistence d'un arbre cosmique, axe de l'univers précédant les humains. Enfin, dans la tradition chrétienne, la Bible plaçait l'œuvre de création de l'homme au sixième jour, bien après l'apparition « des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger¹ ».

Toutes ces croyances ont fortement enraciné le mythe d'une « forêt originelle » préexistante aux hommes. Cependant, les découvertes de l'archéologie racontent une tout autre histoire². Les cadres paysagers imaginés depuis l'Antiquité ne reflètent absolument pas la réalité de l'environnement préhistorique occidental. À la fin des dernières glaciations, entre 14 000 et 10 000 ans avant notre ère, les Cro-Magnon vivaient dans des zones de steppes et de toundras peuplées de bisons, d'aurochs et de rennes³. C'est seulement au cours de la période de réchauffement, de fonte des glaciers et de montée générale de l'humidité que les plantes puis les arbres reprirent lentement possession des sols. Dans un premier temps, les lichens et les mousses firent place aux bouleaux et aux pins (- 8 000/- 7 000). Puis, les noisetiers et la chênaie mixte se déployèrent fortement au cours d'une période plus chaude et plus sèche (- 6 800/- 5 500)⁴. Enfin, les essences d'ombre et d'humidité, comme le hêtre et quelques conifères

1. Livre de la Genèse, 1,11 et l'ensemble du chapitre 1,1-31.

2. L'analyse des débris de végétaux pétrifiés dans les tourbières grâce aux techniques de datation au carbone 14, à la résonance paramagnétique électronique ou à la dendrochronologie permet de dater l'existence des végétaux. La dendrochronologie permet aussi de dater la coupe d'un arbre et de dégager les évolutions climatiques grâce aux variations de l'épaisseur des cernes en fonction de la pluviosité de l'année : étroites pour les années sèches, larges pour les années pluvieuses.

3. S'il y eut bien une opulence de la flore à l'époque du Tertiaire, la forêt se retira à partir du Pliocène avec plusieurs épisodes glaciaires. Pendant des millénaires, le climat resta boréal et par là même favorable au développement d'un sol nu parfois recouvert d'herbes, de broussailles et d'arbustes.

4. Pendant cette période, les arbres se multiplièrent et se diversifièrent (noisetier, chêne, aulne, tilleul, frêne, pin et sapin).

(épicéas, sapin ou ifs), profitèrent d'hivers plus froids et plus humides pour se développer à partir de $-2\ 500^1$.

Ce travelling accéléré de l'évolution de la végétation sur plus de dix mille ans montre clairement que le regain forestier s'est déroulé sous les yeux des hommes de la Préhistoire et de la Protohistoire. Pourtant, au Paléolithique, tous ces changements ne furent guère le produit de l'action de l'homme. Dans l'Europe qui précède le VI^e millénaire, les nomades exploitaient l'espace alentour pour se nourrir, se vêtir, se loger et se chauffer. Une fois les ressources taries, ils migraient vers un autre site, recommençant le même cycle d'exploitation.

Chasseurs, cueilleurs, pêcheurs, ils consommaient leur nourriture sans la produire. Ils glanaient les fruits, les baies, les herbes ou les graines, ramassaient les mollusques et les coquillages. Ils poursuivaient la faune sauvage et pêchaient dans les lacs, les rivières ou les mers. Par l'usage du feu, de la cueillette ou de la chasse sélective, ces hommes préhistoriques provoquaient parfois un épuisement des ressources naturelles sur un site et modifiaient ponctuellement l'écosystème. Toutefois, avant l'établissement définitif de l'agriculture et de l'élevage, il n'y eut pas à proprement parler de véritable domestication de la nature.

Ainsi, la pauvreté de la végétation européenne n'est pas le fait des hommes, mais des évolutions climatiques et de l'orientation à dominante est-ouest des reliefs européens. Lors des glaciations, le repli vers le sud de nombreux plants recherchant la chaleur avait été bloqué par les barrières des Alpes, des Pyrénées et des Carpates. Les essences acclimatées au froid s'étaient propagées, alors que de nombreux éléments chauds de la flore étaient détruits par la progression des inlandsis. Par la suite, au moment du réchauffement, la remontée des semis conservés dans les refuges climatiques du pourtour méditerranéen, de l'Asie Mineure et de la mer

1. J. Brosse, *L'Aventure des forêts en Occident. De la Préhistoire à nos jours*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2000, p. 15-50.

Noire fut souvent entravée par les massifs montagneux, gênant la réacclimatation de nombreuses essences en Europe. À l'inverse, profitant de l'orientation longitudinale des chaînes de montagnes, une grande diversité d'arbres put reconquérir le terrain perdu en Amérique et en Extrême-Orient¹.

Avant le Néolithique, les transformations des forêts furent donc essentiellement liées aux variations climatiques, à la présence de l'eau et de l'humidité, à la lumière, au relief et à l'altitude, aux différentes composantes du monde animal, végétal et minéral. Le passage d'un espace ouvert de steppes à un paysage plus fermé de bois a eu par exemple des conséquences importantes sur l'ensemble du milieu. À la recherche de vastes prairies, les bisons et les rennes remontèrent plus au nord, remplacés par des espèces plus petites. De leur côté, les terrains se modifièrent sous l'effet de la décomposition des végétaux, notamment des feuillus, favorisant encore l'extension du couvert forestier. Ainsi protégées par des essences de lumière, des essences d'ombre et d'humidité comme le hêtre commencèrent à pousser en sous-bois, éliminant parfois les autres arbres par leur ombrage ou leurs toxines.

En somme, loin d'être pétrifiés, les végétaux se transforment sans cesse. Étudiée très tardivement, à partir du XIX^e siècle, cette évolution va à l'encontre d'une fausse évidence pourtant bien ancrée dans les perceptions occidentales : d'après nos repères temporels, la végétation et les arbres seraient immobiles, symboles d'une « absolue immanence² ». Sur le mythe de la « forêt originelle » s'est greffé celui d'une végétation stable, voire fixe. Pour tous les courants de pensée

1. Les 30 espèces de feuillus (avec 60 variétés) et les 7 espèces de conifères (avec 18 variétés), que comprenait la forêt européenne, faisaient piètre figure comparées aux richesses de la forêt nord-américaine (110 espèces de feuillus avec 220 variétés et 13 espèces de conifères avec 30 variétés) ou de la forêt sino-japonaise (150 espèces de feuillus avec 400 variétés et 26 espèces de conifères avec 100 variétés).

2. F. Hallé, *Eloge de la plante. Pour une nouvelle biologie*, Paris, Seuil, 1999, p. 31.

qui ont idéalisé la nature en regard de la civilisation, cette « forêt originelle » est devenue le véritable parangon de la stabilité naturelle et de l'harmonie d'un monde sans hommes¹. Les progrès de la connaissance écologique viennent donc bouleverser ces constructions imaginaires au profit de la vision d'un écosystème en équilibre instable et dynamique. Les scientifiques savent désormais que tout milieu est en mouvement incessant et connaît différents stades écologiques, qui peuvent même parfois coexister². Cela dit, à partir du Néolithique, l'environnement forestier a aussi été largement modifié par les activités des sociétés humaines. Avec l'enracinement de l'agriculture et de l'élevage s'est amorcée la lente domestication du vivant et un premier modelage anthropique du paysage.

Accroissement des besoins en nourriture, potentiel écologique favorable, changement des mentalités et des croyances, de l'organisation sociale et politique, sédentarisation... Les préhistoriens s'interrogent encore sur les causes et les modalités de ce profond bouleversement des rapports de l'homme et de son milieu. Quoi qu'il en soit, une certitude demeure. Accumulant savoirs et techniques sur l'exploitation des plantes et des animaux tout en se fixant auprès de leurs productions, les paléo-agriculteurs ont peu à peu artificialisé leur environ-

1. Au début du XX^e siècle, cette idée s'était même ancrée dans les sciences avec le concept de forêt climax. Préservée de toute destruction, cette « forêt originelle » correspondait alors à des types de peuplements évolués, vivant en parfait équilibre avec leur milieu. Prise au pied de la lettre, cette notion de climax a alimenté la représentation sociale d'une « forêt originelle », véritable parangon de la stabilité naturelle et de l'harmonie d'un monde sans hommes.

2. Dans ces époques fort lointaines, la nature n'était pas seule à changer. Les hommes et leurs sociétés ont aussi été profondément transformés, tant sur le plan physique que sur le plan culturel et social. Il faut donc se méfier des raccourcis anthropologiques qui rapprochent ces hommes du lointain passé et les peuples forestiers actuels, *a priori* décrétés comme primitifs. Vivant dans des environnements et dans des temps fort éloignés, rien ne peut confirmer leurs ressemblances. Voir R. Delort, F. Walter, *Histoire de l'environnement européen*, *op. cit.*, p. 49.

nement proche. Armés du feu, de haches en pierre polie puis en métal, ils ont abattu les arbres et préparé le sol aux semences avec le bâton à fouir, la houe puis l'araire (IV^e et III^e millénaires avant notre ère). Jusqu'au XIX^e siècle, on a pensé que ces premiers déboisements avaient attaqué une épaisse et vaste couverture forestière recouvrant tout l'espace disponible jusqu'aux plus hauts sommets. Au contraire, les nouvelles techniques archéologiques¹ permettent d'affirmer que le tapis végétal n'était pas entièrement boisé. Il devait plutôt ressembler à une mosaïque imbriquant des forêts différenciées, des landes et des pelouses, des bois clairs et des garrigues, des marécages et des prairies, des marais et des tourbières.

À partir du Néolithique, les hommes se sont servis des zones de faible couverture forestière pour étendre les clairières et les prairies, les espaces de culture et de pacage au détriment des bois. Ne se satisfaisant plus de la seule production de la nature, ils sont devenus eux-mêmes des créateurs. Ils ont sélectionné les semences et les animaux, croisé des espèces ou, à l'inverse, éradiqué la faune et la flore indésirables. Détruites ou contenues en lisière des champs, les plantes autochtones ont été remplacées par d'autres variétés,

1. L'anthracologie établit une liste des essences existant sur un site grâce à une étude des charbons de bois issus des gisements archéologiques. Cela permet de retrouver la végétation du passé en dégagant l'importance de la végétation naturelle des espaces non cultivés, et même la composition du couvert forestier. La carpologie parvient à déceler les évolutions de l'environnement naturel mais aussi des systèmes agricoles. Grâce à l'analyse des paléosemences, elle détecte les modifications liées à l'activité des hommes, comme la déforestation ou l'introduction de nouvelles cultures. La dendro-climato-chronologie date l'abattage des bois. L'archéozoologie permet de mieux connaître la faune sauvage ou domestique et de comprendre ses interactions avec le milieu à une époque donnée. La géochimie et la micromorphologie font apparaître la part de l'agriculture ou de l'élevage dans la constitution de sols anciens. Toutes ces disciplines scientifiques ont largement été renforcées par la mise au point du microscope électronique qui peut détecter des micro-éléments restés invisibles.

cultivées ou adventices¹. En Europe, ces modifications furent d'autant plus importantes qu'elles ne concernaient pas seulement des espèces sauvages autochtones (oliviers, figuiers, vignes²...), mais aussi des variétés plus lointaines. Sur un continent européen relativement pauvre, qui se contentait de lentilles et de pois, les premiers paléo-agriculteurs introduisirent des céréales inconnues jusque-là³ et de nouvelles races animales : la chèvre, le mouton et le bœuf⁴.

Pendant plusieurs millénaires, la déforestation, suivie de multiples défrichements par brûlis, de mises en culture ou en pacage, a eu de nombreuses conséquences sur les paysages et les écosystèmes⁵. Dans le Midi, l'abrutissement et les éco-buages ont favorisé, dès le Néolithique, le développement de

1. À proximité des sites habités, les archéologues observent une chute du taux des arbres au profit d'une augmentation des pollens d'herbacées et de graminées.

2. Entre les IV^e et III^e millénaires avant notre ère, on détecte une domestication de l'olivier, du figuier et de la vigne à partir des essences sauvages présentes en Grèce, en Italie, en Espagne et dans le Midi de la France. Voir J. Guilaine, *La Mer partagée. La Méditerranée avant l'écriture. 7000-2000 av. J.-C.*, Paris, Hachette, 1984.

3. Aujourd'hui familières, de nombreuses plantes sont des importations très anciennes. Sans compter les végétaux exotiques acclimatés après la découverte de l'Amérique, de nombreux végétaux nous viennent du Croissant fertile. À partir du VI^e millénaire avant notre ère, la palynologie révèle une poussée de céréales et la présence d'un animal nouveau, le mouton. Voir J. Guilaine (dir.), *Premiers Paysans du monde. Naissance des agricultures*, Paris, Errance, 2002 ; et J. Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, Paris, CNRS, 1997.

4. Le cas des suidés est plus compliqué. L'élevage du cochon peut être lié à une lente introduction ou à des tentatives de domestication du sanglier.

5. Avec les nouvelles techniques archéologiques, il devient possible de déceler les modifications introduites par l'homme en reconstituant la composition générale de l'ancienne couverture végétale. Les recherches ont prouvé l'existence de bouleversements anthropiques dès la Préhistoire. Voir la thèse de S. Goepp sur les chaumes du massif vosgien, et J.-L. Dupouey, E. Dambrine, D. Dardignac, M. Georges-Leroy, *La Mémoire des forêts*, Paris/Nancy, ONF/INRA/DRAC de Lorraine, 2007 ; et les travaux de L. Chabal et de l'UMR 5059 Centre de bio-archéologie et d'écologie, de J.-L. Vernet et de P. Leveau.